

THOMAS RAYRAT

LA FRANCE MÉRITE MIEUX

Le problème, ce n'est pas les Français

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042527709

Dépôt légal : février 2026

Origines : la France qui m'a fait

Je viens d'une France qui ne fait pas de bruit, mais qui tient les murs du pays sans qu'on le remarque. Une France qui n'a pas les mots mais qui a les gestes. Une France invisible dans les discours, essentielle dans la réalité.

C'est dans cette France-là que j'ai grandi.

J'ai été façonné par deux mondes : celui de la terre, du travail, du concret et celui du devoir, du courage, de la transmission.

Mon grand-père : le courage civique

Du côté paternel, il y avait mon grand-père. Un homme qui parlait peu, qui ne se racontait jamais. Un homme droit, solide, presque minéral.

Ce que j'ai mis longtemps à comprendre, c'est que cet homme avait été résistant pendant la guerre. Il n'en parlait qu'à demi-mot, par fragments, comme s'il fallait protéger les vivants de la violence du passé. Aucune médaille accrochée au mur, aucun récit héroïque, aucune plainte. Juste quelques phrases, quelques silences, quelques regards lourds de ce que les mots ne peuvent pas porter.

Même enfant, je sentais que quelque chose habitait cet homme. Quelque chose de brut, de nécessaire, de simple et d'immense à la fois.

Ce que j'ai compris, ce n'est pas seulement qu'il avait résisté. C'est qu'on résiste parce qu'on n'a pas d'autre choix moral. Parce que défendre son pays, ses voisins, ses enfants, sa liberté n'est pas un acte héroïque : c'est un acte humain. Naturel. Évident.

Ce courage-là, celui des Ukrainiens aujourd'hui, celui des anonymes de 1943, celui des gens qui ne se posent plus de questions quand l'essentiel est menacé, m'a façonné. Il a installé en moi une dette silencieuse : on ne peut pas ne pas agir. On ne peut pas trahir ce pour quoi d'autres ont risqué leur vie.

Ma grand-mère : le courage quotidien

Du côté maternel, il y avait ma grand-mère. Une femme qui n'a pas fait la guerre mais qui a gagné toutes ses batailles.

Mère de trois filles, à une époque où l'on ne divorçait pas, elle l'a pourtant fait. Parce qu'il fallait. Parce que la dignité vaut plus que le qu'en-dira-t-on.

Elle a travaillé partout : dans les champs, dans les restaurants, dans le ménage, à faire des heures, des doubles heures, des heures qu'elle ne comptait même plus. Elle a tenu debout toute une vie parce qu'il fallait tenir debout pour trois.

Elle s'est oubliée, oui. Elle s'est sacrifiée, oui. Elle a parfois confondu courage et disparition d'elle-même, comme tant de femmes de sa génération. Mais elle avait compris quelque chose de fondamental : que l'amour n'est pas un sentiment, c'est une responsabilité.

Cette France féminine, invisible, poussière sur les mains et dignité dans le regard... c'est elle qui a donné une chance à ses filles. Et indirectement à moi.

Elle incarnait cette vérité que beaucoup de Français vivent encore : quand la nécessité fait loi, seul le courage reste. On avance. On serre les dents. On offre à ses enfants ce qu'on n'a jamais eu.

Et cela aussi, c'est du patriotisme. Du patriotisme quotidien, silencieux, sans drapeau, sans discours.

Les deux courages : civique et quotidien

Mon grand-père et ma grand-mère n'avaient rien en commun, sauf l'essentiel : la volonté de ne pas subir.

Lui, il a résisté au pire. Elle, elle a résisté au quotidien.

Lui, par devoir devant l'Histoire. Elle, par amour pour les siens.

Et moi, j'ai grandi entre leurs deux forces. Entre deux façons d'aimer la France : par la défense de son existence, et par l'effort de la faire tenir debout au jour le jour.

L'eau et l'huile : ma famille comme métaphore du pays

Ajoutez à cela ma famille : un père de droite, une mère de gauche ; des enseignants et des artisans ; des assistantes sociales et des entrepreneurs.

Je suis né dans la fracture française et dans la possibilité de la dépasser.

Je ne suis pas une exception. Je suis un produit de mon pays. Un produit de ce mélange improbable, fragile, magnifique, qui fait la France réelle.

Les repas de Noël, ou l'approche d'une élection nationale, cristallisaient les débats entre ces deux France – où les arguments existaient encore et où les postures n'avaient pas raison de tout. C'était vif, et ça m'a construit.

Pourquoi je ne peux pas me taire

Alors non, je ne suis personne. Je ne viens pas d'un château, d'une grande école, d'une dynastie politique. Je viens d'un champ, d'un atelier, d'une cuisine, d'une table où l'on compte.

Je viens de la France qui travaille, de la France qui se tait, de la France qui endure.

Et c'est précisément pour cela que je ne peux pas rester spectateur.

Parce que, dans ma famille, on n'a jamais attendu que d'autres fassent le travail à notre place. On n'a jamais délégué le courage. On a toujours résisté. On a toujours aimé la France comme on aime sa famille : en la protégeant, en la servant, en refusant de la laisser se dégrader.

Je suis la France qui m'a fait

Je ne suis pas « la France », comme certains l'affirment avec arrogance. Je suis la France qui m'a fait.

La France des anonymes. La France des résistants silencieux. La France des femmes qui tiennent debout des foyers entiers. La France des hommes qui ne parlent pas mais agissent. La France qui ne s'affiche pas mais construit.

C'est à cette France-là que je dois tout. C'est pour elle que j'écris. C'est en son nom que je refuse de me taire.

Pourquoi j'ai écrit *La France mérite mieux*

On ne quitte jamais vraiment un appel qui nous dépasse. On peut en sortir au quotidien, mais son écho continue de résonner en nous.

Pendant des années, j'ai voulu croire que d'autres allaient réparer ce pays à notre place. Que ceux qu'on élit finiraient par comprendre. Qu'il suffisait de serrer les dents, de travailler, de rester debout et que les choses s'arrangeraient.

Mais rien n'est venu. Pas de sursaut, pas de vision. Seulement des discours interchangeables, des réformes sans courage, des décisions sans lendemain. Et cette impression sourde que tout le monde voit les problèmes, mais que plus personne n'ose les affronter.

Je ne viens pas du monde politique. Je viens du monde du travail, du concret, de la responsabilité. Depuis vingt ans, je construis, j'entreprends, j'observe.

J'ai vu des femmes et des hommes passionnés, courageux, s'épuiser face à l'absurdité d'un système devenu illisible. J'ai vu des maires découragés, des artisans étranglés, des enseignants à bout, des entrepreneurs épuisés de devoir se battre contre l'administration au lieu de se battre pour leurs projets.

À force d'observer, j'ai compris que le problème n'était pas les Français. Le problème, c'est qu'on a laissé la France être dirigée par des gens qui ne la connaissent plus. Des dirigeants qui confondent le pays réel avec le pays des chiffres et des rapports. Un pays gouverné depuis des bureaux où personne ne se demande plus comment vivent ceux qui paient, produisent, transmettent.

Le silence devient une faute

Je n'ai pas écrit ce livre pour faire de la politique. Je l'ai écrit parce qu'à un moment, le silence devient une faute.

Parce qu'on ne peut plus rester spectateur quand tout ce à quoi on croit s'effrite. Parce qu'il faut que quelqu'un dise, calmement mais fermement, que ce n'est pas la France qui est perdue, c'est le bon sens qui a été congédié.

Je n'ai pas la prétention d'avoir toutes les réponses. Mais je sais une chose : ce pays n'a pas besoin d'un messie, il a besoin d'un réveil. D'un sursaut de courage, de respect, de cohérence. D'une génération qui accepte enfin de dire non aux postures et oui aux solutions.

« La France mérite mieux », ce n'est pas un slogan. C'est un cri du cœur. Une exigence. Une promesse faite à ceux qui n'y croient plus, mais qui, au fond, espèrent encore.

Un point de départ, pas un programme

Ce livre n'est pas un programme, c'est un point de départ. Un acte de résistance civique. Un appel à reprendre la parole, à remettre de la vérité dans nos débats, du concret dans nos décisions, de la dignité dans nos institutions.

Je ne veux pas opposer les Français entre eux. Je veux retisser ce qui a été déchiré.

Je veux dire à ceux qui doutent que le pays qu'ils aiment existe encore dans les villages, les ateliers, les associations, les familles, les entreprises. Cette France du réel, courageuse, lucide, fatiguée mais debout. Celle qu'on n'entend plus, mais qui, chaque matin, empêche la nation de s'effondrer.

C'est pour elle et pour nous que j'écris. Parce qu'au fond, nous le savons tous : la France mérite mieux. Et il est temps d'arrêter de le murmurer pour enfin le dire tout haut.

Le révélateur de la dissolution

J'ai vécu la dissolution comme un véritable électrochoc.

Le président venait de lâcher sa bombe constitutionnelle. Cela n'avait aucun sens. Aucun bon sens. La déflagration intérieure que j'ai ressentie ce soir-là a été immense, comme pour tant de Françaises et de Français.

Nous étions sous le choc. Sidérés. Abasourdis.

Le président disait vouloir « redonner la parole au peuple », mais dans les faits, il venait surtout d'asséner un uppercut dans l'estomac de tout un pays. Pas seulement un geste politique, un geste d'impuissance, de désinvolture, presque de mépris.

Du moins, c'est ainsi que je l'ai vécu.

Je m'en souviens comme si c'était hier. Nous avions mis sur pause afin de pouvoir coucher les filles et de pouvoir reprendre le direct en différé. Assis dans le canapé, pas complètement attentif, et là – le choc. Écoutant les analyses politiques, je regardais comment on se présentait, qui est le député de notre circonscription. Et là, Alexia qui me regarde et me dit : « Tu vas te présenter. » Sans un mot, elle avait compris ce qui me traversait.

L'appel qui ne me quitte pas

Depuis toujours, depuis tout petit, il y a en moi un feu que je n'ai pas toujours compris. Un feu intérieur, difficile à nommer, impossible à éteindre. Un feu qui m'a souvent dérangé autant qu'il m'a guidé.

Je me souviens parfaitement de l'élection de Jacques Chirac en 1995. J'avais huit ans.

France Inter tournait en permanence dans la cuisine, comme une pulsation continue de la maison. Quand l'annonce est tombée, « Jacques Chirac élu président de la République », j'ai traversé le jardin en courant comme un dingue. Mon père était sur le tracteur-tondeuse, ma mère dans le potager. Je hurlais :

« C'est Chirac ! C'est Chirac ! »

Je ne savais pas ce que cela signifiait vraiment, mais je savais que quelque chose d'important venait de se passer. C'est peut-être ce jour-là que j'ai compris que la politique pouvait être une émotion, un souffle, une promesse. Je venais d'une France où l'on n'expliquait pas le pouvoir, mais où on le ressentait.

Et je me suis découvert, ce jour-là, une fascination pour la politique, pas celle des calculs ou des ambitions, mais celle du destin collectif.

L'engagement précoce et la désillusion

À l'école, pourtant, je n'étais pas un élève modèle. L'école et moi, nous nous détestions cordialement. Mais paradoxalement, je m'y suis toujours investi avec passion : délégué de classe, représentant au conseil d'administration, puis élu au CAVL et au CNVL, les conseils lycéens académiques et nationaux jusqu'au CNJ (Conseil national de la jeunesse).

Très tôt, j'ai cru que c'était cela, ma voie. J'ai milité dans un syndicat lycéen, franchi la porte d'un parti politique. Mais plus je m'en approchais, plus quelque chose sonnait faux. Plus je côtoyais ce monde, plus je sentais que la politique telle qu'elle existait n'était pas la réponse à la flamme qui brûlait en moi.

À vingt-cinq ans, j'ai tout arrêté.

Je ne croisais que des jeunes gens déconnectés, parfois brillants, mais enfermés dans des débats théoriques, sans jamais avoir rien vécu du pays dont ils parlaient. Ils parlaient « de la France » comme d'un concept, pas comme d'une réalité. C'était un théâtre. Un jeu de pouvoir entre des gens qui, pour beaucoup, n'avaient jamais eu à payer une fiche de paie, à créer un emploi, à affronter la vie réelle.

Alors j'ai pris une décision : si « l'appel qui me dépasse » était bien la politique, je devais d'abord vivre avant de prétendre comprendre. Travailler, entreprendre, échouer, recommencer. Construire, transmettre, aimer, élever des enfants. En somme : avoir une vraie vie avant de vouloir en parler au nom des autres.